

Faire la littérature

G.-André Vachon

Volume 6, Number 1, février 1970

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036427ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036427ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Vachon, G.-A. (1970). Faire la littérature. *Études françaises*, 6(1), 3-6.
<https://doi.org/10.7202/036427ar>

Faire la littérature

Une revue littéraire n'est pas d'abord un objet appartenant à la classe des livres et imprimés. C'est plutôt — comme le furent en leur temps le marché ou la place publique, la cour princière, le salon, le café, le cabaret — un lieu où la littérature se fait. À l'époque de Mallarmé, le Décadent est un nom de café et un titre de revue, et la petite histoire du mouvement symboliste est pleine de ces noms : le Chat noir, la Vogue, l'Ermitage, dont on a peine à se rappeler s'ils désignaient des cabarets ou des publications d'avant-garde. Plus tard, la première revue dadaïste, Cabaret Voltaire, empruntera son titre à l'établissement zurichois où Tzara et ses compagnons se réunissaient.

Toute civilisation, toute culture vivante suscite de ces lieux où les œuvres, à peine nées, peuvent commencer à exister, c'est-à-dire être lues et critiquées. Cour, salon, café, revue : lieu qui est tout le contraire d'un espace objectif, qui n'enregistre jamais passivement l'apparition d'une œuvre, mais l'accueille ou la rejette. Au cabaret Voltaire de Zurich, comme dans le salon de Mallarmé, lire c'est juger, et la critique orale ou écrite qui s'élabore, dans ces milieux, s'adresse à tous les lecteurs éventuels des œuvres. De même, dans le Mercure de Vallette, ou dans la N. R. F.

de Gide et de Rivière, les articles critiques, voisinant avec les textes de création, seront écrits pour tous les lecteurs de la Porte étroite, des Cinq Grandes Odes, de la Recherche du temps perdu.

Contrairement à la science, qui n'a pas de patrie, la littérature dépend toujours étroitement d'une langue, d'une communauté nationale, et à l'intérieur de celle-ci, de milieux parfois très restreints, qui à tout moment incarnent, font et refont sa culture : habitués d'un salon, troupe de comédiens, équipe de rédaction d'une revue, etc. On hésite à prolonger l'énumération en y ajoutant l'université moderne, réunion souvent fortuite d'écoles spécialisées, qui transforme en objets d'étude des réalités qui naissent, évoluent et poursuivent leur existence hors de ses murs. Mais celle-ci, par ses services de publication, par ses Presses, peut redevenir l'universitas scientiarum : elle peut être un de ces lieux où toutes connaissances communiquent, dans l'unité d'une culture. Il suffit, pour cela, que ces connaissances soient communicables, qu'elles soient accessibles à l'entière communauté dont l'université est à la fois l'émanation et le centre.

Tels sont les principes qui président à la rédaction d'Études françaises. Les objectifs que lui assignait, dès 1965, son fondateur M. René de Chantal, en faisaient une revue originale, distincte des nombreuses publications qui, à travers le monde, se consacrent à l'étude du domaine français : publiée à Montréal, elle devait accorder une attention égale aux littératures française et canadienne-française, et se donnait pour tâche de faire connaître notre littérature, à l'étranger, tout autant que les œuvres françaises, au Canada. Grâce à l'action clairvoyante de son fondateur, assisté de M^{me} Nicole Deschamps, de MM. Bernard Beugnot, Albert Le Grand et Michel Mansuy, la revue recruta, dès ses débuts, des collaborateurs de qualité, et fut bientôt largement diffusée, en Amérique du Nord et dans la plupart des pays francophones d'outre-Atlantique. En 1967, elle créait le Prix de la revue Études françaises, à l'intention des écrivains de la « francité ».

En couronnant des écrivains appartenant à des cultures autres que celles de la France, le jury du prix voulait attirer l'attention du public sur le renouvellement de la langue et de l'expression littéraire qui se poursuit dans les communautés francophones du monde entier.

Nous estimons que, pour comprendre la littérature — celle du passé, par exemple, — il faut d'abord chercher à la faire, aujourd'hui et ici même. Comprendre, c'est étudier — mais en vue de quoi ? et pour qui ? La question de Sartre : pour qui écrit-on ? le chercheur, le critique doivent se la poser, tout comme l'écrivain. Le spécialiste des études littéraires s'adresse au public international de ses pairs, par le moyen de revues dites savantes, qui par définition n'ont pas de patrie ; mais aussi longtemps qu'il se propose de « faire avancer les connaissances » pour les transmettre à d'autres chercheurs, occupés à augmenter la même masse de connaissances, il ne progresse en rien, et n'aide directement personne à progresser dans la compréhension, c'est-à-dire dans la connaissance des œuvres. Pour peu qu'il essaie, au contraire, de retrouver le chemin de la communication, et d'être pleinement accessible au public même des œuvres, le critique, le chercheur a quelque chance de saisir pleinement l'objet de son étude, de le comprendre : avec le créateur, il fait la littérature, et est soumis comme lui, à l'épreuve de la lecture publique.

Au début de sa sixième année d'existence, Études françaises est donc avant tout un organe de diffusion de la culture littéraire, au Québec, et c'est dans la mesure où elle joue pleinement ce rôle, qu'elle peut témoigner, à l'étranger, de la vitalité de la culture québécoise. Les Chroniques annuelles, qui remplacent désormais l'ancienne section des comptes rendus, porteront exclusivement sur l'actualité culturelle québécoise : poésie, théâtre, roman, essai, critique, cinéma, radio et télévision. Elles donneront, chaque année, un panorama critique complet de la production, dans chaque domaine de l'activité littéraire ou paralittéraire, au Québec.

Comprendre la littérature, pour nous, c'est la comprendre aujourd'hui et ici : c'est aider le Québec à s'appropriier l'entier domaine de la culture d'expression française; c'est faire sa littérature.

G.-A. V.